

1939 (avril-juillet)

Arcadi DUNJO-BERTA

« *Malgré tout, je dis merci à la France* »

Témoignage publié dans *Gurs, souvenez-vous*, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 57 (septembre 1994), p. 5 et 6.

*Texte adressé à l'Amicale en juillet 1994*

✓  
" Je suis arrivé au camp de Gurs en provenance du camp de Barcarès, où j'avais d'abord été enfermé. D'autres copains provenaient de lieux de concentration différents. Nous appartenions tous à l'Armée de l'Air de la République espagnole. A Gurs, nous avons retrouvé, déjà logés, les Basques et les Internationaux qui avaient été internés avant nous. Nous sommes arrivés vers le milieu du mois d'avril 1939.

Les baraques de bois étaient neuves. Elles pouvaient recevoir 60 "stagiaires" environ et on comptait une dizaine de baraques par îlot. Dans mon îlot, la baraque 1 était destinée au personnel volant (pilotes, navigateurs, mitrailleurs, bombardiers, etc), les 2 et 3 aux personnels d'aérodrome et d'usine (mécanos, radios, armuriers, etc) et ainsi de suite.

Nous nous réveillions le matin vers 7 heures. Puis c'était le débarbouillage, le plus difficile étant de se raser. Ensuite, le petit déjeuner, avec du bon café, et il y avait longtemps que nous n'en avions pas eu. Ensuite, au milieu de la matinée, on recevait le courrier et il y avait toujours quelqu'un, sur les 60 compagnons de la baraque, qui recevait une lettre d'Espagne et qui nous faisait part du "pain noir de Franco"...

Si on recevait un journal, on parlait de la situation générale en Europe. Parfois, l'un d'entre nous avait le cafard en pensant à sa situation personnelle. En attendant le repas de midi, on s'adonnait à des occupations de toutes sortes, selon les goûts et la formation de chacun. Certains faisaient des tournois d'échecs, avec des championnats par îlots; les figures avaient été découpées dans la tôle des boîtes de conserve. D'autres, des artistes, faisaient des merveilles sur des bâtons qu'ils sculptaient avec un canif. D'autres avaient constitué un chœur, d'autres faisaient de la littérature ou des journaux muraux qu'ils affichaient à l'entrée des baraques.

À midi, on déjeunait toujours avec quelques lentilles qui nageait dans une eau brune, ... et avec du pain blanc, il faut le dire ! Le repas était servi dans la "vaisselle" que chacun possédait, c'est à dire dans de vieilles boîtes de conserve qui avaient l'avantage d'être incassables et que l'on gardait toujours propres.

L'après-midi, on avait temps libre, puis, le soir, les lentilles habituelles et, plus tard, silence...

Les Basques et les Internationaux avaient des activités similaires. À l'occasion de certaines journées remarquables, comme une Fête nationale ou l'anniversaire d'un évènement important, on se rassemblait et on écoutait les cinq chœurs des chanteurs qui faisaient des concerts en cinq langues : allemand, italien, basque, catalan et castillan. Le commandant du camp assistait à ces rassemblements et, presque toujours, nous en remerciait par un repas amélioré. Ce n'était pas du poulet, mais on avait quand même un bout de morue avec son sel..

Pour briser la monotonie journalière, il y avait le dimanche. Nous n'en avions pas l'habitude, et il revenait tous les sept jours! La nouveauté, pour nous, c'était le défilé des bonnes gens des villages voisins qui se promenaient sur la route située à 80 mètres environ des barbelés de l'îlot. Ils venaient nous voir, un peu comme les gens vont au zoo. Comme nous manquions de toutes ressources, nous cherchions des idées pour profiter de ce défilé dominical. Il fallait établir un contact. Comme nous étions des soldats de l'air, nous utilisions la même voie, l'air, pour prendre contact. Nous ne lançions pas des fusées, mais des cailloux, qu'on faisait arriver le plus près possible du bord de la route, dès que les gardiens avaient le dos tourné.

Un papier, avec un petit message écrit ou un dessin (car le dessin est un langage international), enveloppait le caillou.

Dans le monde, il y a toujours des gens prêts à un geste d'humanité. Alors, nous éclatons de joie lorsqu'un homme ou une femme ramassait le caillou et prenait le message.

Nous n'avons presque jamais été déçus par ces gens. Au cours de la semaine suivante, nous recevions un avis du commandant nous avertissant qu'un colis était arrivé à destination d'untel. Le colis contenait toujours des timbres, du papier, des enveloppes et des cigarettes. Cette petite aide nous a beaucoup aidé à tenir le coup, et mes copains et moi en sommes toujours reconnaissants à ces bienfaiteurs inconnus.

Vers le mois de juin 1939, les démocraties qui, jusqu'alors, avaient regardé avec passivité la défaite des Républicains espagnols, se sont tout à coup réveillées. Elles ont compris que le moment était venu de profiter de la main-d'œuvre qualifiée qui était inter-

main-d'oeuvre qualifiée qui était internée dans les camps. C'est pourquoi, à la fin du mois, on a assisté au montage d'un grand pavillon, près du premier îlot, avec installation de machines et d'outils en tous genres. Nous avons été invités à passer des examens afin de montrer nos capacités professionnelles et de nous répartir en fonction de notre spécialité. Le but était de nous engager dans les industries préparant la guerre.

Pour nous, cette activité venait briser la monotonie quotidienne. D'autre part, plusieurs d'entre nous avaient déjà écrit à des entreprises aéronautiques pour s'offrir comme pilote ou mécanicien professionnel.

Quant à moi, je me suis présenté, sans beaucoup d'intérêt, pour être dessinateur qualifié. J'ai fait une épreuve en temps limité. Deux jours après, le commandant du camp a fait appeler par haut-parleur les dessinateurs que M. Talbot, chef du personnel des avions Dewoitine, à Toulouse, avait décidé d'embaucher. Nous étions dix-huit. Avec mes copains, nous préférons partir aux environs de Paris mais nous avons soupesé les possibilités de bombardement du Nord de la France et nous nous sommes dit qu'il valait mieux partir dans le Midi... Le jour du départ, un seul gendarme a accompagné les 18 internés, en train, jusqu'à Toulouse.

M. Talbot nous attendait à la gare Martabiau. Il nous a conduit en car à Ramonville, dans une grande maison de campagne appartenant à M. Emile Dewoitine, le patron. Nous y avons été accueillis avec finesse; nous y avons été logés et avons mangé de la cuisine espagnole !

Le lendemain, on nous a emmenés à la rue Mondran, à Toulouse, où se trouvaient les bureaux de dessin. Nous y avons trouvé une soixantaine de copains français qui nous ont fait cadeau de tous les ustensiles indispensables au dessin. Nous nous sommes mis au travail sur les dessins de série du chasseur D-520, dans les mêmes conditions de travail et d'assurances sociales qu'eux. C'était le 7 juillet 1939.

On travaillait dix heures par jour et six jours par semaine. Cela nous faisait assez de sous pour nous habiller correctement car, à l'arrivée, nous faisons très mauvais effet avec nos costumes sales. C'étaient toujours nos uniformes militaires, mais on y avait retiré toute trace ou signe de la tenue militaire.

A partir de l'Armistice, en juin 1940, les industries de guerre se sont totalement arrêtées mais ça, c'est une autre histoire....

*Malgré tout, je dis merci à la France."*

Arcadi DUNJO BERTA, de Barcelone.  
Ecrit le 8 juillet 1994.